

“*Mon Maître Pierre Huard*” *

par J.L. PLESSIS **

En me confiant le soin d'évoquer l'image que ses élèves ont pu garder de M. Huard, le Bureau de notre Société m'a fait là un honneur redoutable et bien peu mérité.

« Redoutable » parce qu'il est toujours à craindre en de telles circonstances de faire référence à trop de souvenirs ou d'anecdotes personnelles.

« Bien peu mérité » parce que si j'ai beaucoup appris du Pr Huard, je n'ai eu l'honneur de me présenter à lui qu'en 1967, au retour d'un séjour outre-Mer, alors que lui-même était affecté depuis peu à Paris. Cependant je l'avais, comme mes camarades, rencontré bien avant, en 1949, au détour d'un traité d'anatomie où ses travaux, notamment sur l'artère fessière ou les lymphatiques du rectum, étaient largement cités : et cités par Testut, ce qui n'était pas une mince marque de considération.

Un peu plus tard, au laboratoire d'anatomie de Bordeaux, le Pr Fernand Villemin, alors à la fin de sa vie, évoquait devant ses jeunes collaborateurs les recherches faites en commun avec M. Huard (ainsi que son ami M. Montagne) et vantait son esprit scientifique et son ardeur au travail.

Que de fois ensuite, dans la préparation de concours, n'avons-nous pas, les uns et les autres, eu recours à l'extraordinaire documentation que représente l'ensemble de ses travaux.

Mais, servant actuellement en Afrique, je voudrais d'abord, tentant d'évoquer le Maître disparu, m'efforcer de faire apparaître le rayonnement qu'il a eu dans les pays d'outre-Mer.

Je demanderai l'autorisation de citer un article de presse qui retrace les grandes lignes de sa vie.

« Le Pr Huard était d'une vieille famille lorraine très patriote et le désir de servir son pays lui fit choisir la médecine et l'armée. Elève de l'Ecole de santé navale de Bordeaux, c'est durant ses propres études qu'il commença à enseigner et fut le dernier prosecteur du célèbre Robert-Picqué dont l'Hôpital militaire de Bordeaux porte le nom. Sa thèse consacrée au sinus costo-diaphragmatique, soutenue en 1924, demeure un ouvrage de référence pour la chirurgie de cette région.

* Séance du 10 décembre 1983 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Faculté de médecine, B.P. 3352, Lomé (Togo).

Sa carrière l'amènera d'abord en Syrie où, jeune médecin-lieutenant, il crée de toutes pièces un hôpital de campagne et sauve ainsi la vie de nombreux blessés en opérant dans des conditions difficiles.

Puis il est affecté en Indochine et, d'emblée, il est conquis par ce pays auquel il demeurera toute sa vie attaché. Comprenant les besoins locaux et la nécessité d'ouvrir des perspectives d'avenir aux élites vietnamiennes, il prendra une part déterminante dans la fondation de l'École de médecine de Hanoï.

Durant les deux années de guerre et d'occupation japonaise, son labeur ne s'interrompt jamais ; en 1940 paraît son *Etudes des amputations et désarticulations des membres*, qui fait toujours autorité en la matière, et dans laquelle il est l'un des tout premiers à montrer l'intérêt de l'anesthésie loco-régionale, même dans des interventions majeures.

Il crée une véritable école de chirurgie vietnamienne au sein de laquelle il dispense un enseignement théorique, mais aussi très pratique ; chaque étudiant en sort sachant mener à bien les interventions chirurgicales les plus courantes. Ses élèves sont innombrables et aux heures les plus sombres de la guerre d'Indochine lui resteront fidèles ; ainsi Ton-That-Tong avec lequel il a été le promoteur de la délicate chirurgie hépatique et qui, devenu chirurgien en chef de l'armée vietnamienne, ne fera jamais paraître un livre sans en adresser un exemplaire dédié à son Maître Huard.

Les événements que l'on sait vont l'éloigner du Vietnam mais, auparavant, il accomplit un dernier exploit en négociant avec habileté et dignité la libération des soldats de l'armée française prisonniers et blessés à Dien-Bien-Phu ; seul le prestige qu'il avait su acquérir par sa science et son dévouement lui ont permis d'obtenir un tel résultat. »

Nous ne citerons pas ce qui concerne le passé plus récent, mais ce qui nous semble remarquable c'est que cet article, qui suit si fidèlement les grandes étapes de la vie de notre Maître, est signé d'une personnalité africaine : son ancien Vice-Recteur à Abidjan, actuellement notre Recteur à Lomé, le Pr Ampah Johnson qui, dans l'hommage qu'il a prononcé lors des obsèques, a dit tout ce qu'il devait au Recteur Huard dans sa formation universitaire et sa préparation aux hautes fonctions qu'il occupe.

Pour ceux qui ont eu le privilège de l'approcher, quelles sont donc les qualités qui peuvent expliquer un tel respect et de si touchantes manifestations de gratitude ?

Tout d'abord, bien sûr, la très grande valeur scientifique, résultat non seulement d'une remarquable intelligence, mais aussi d'une insatiable curiosité d'esprit et d'un travail constant.

Des voix plus autorisées que la mienne se feront entendre quant à son œuvre historique et à sa connaissance des pays d'Asie. Pour nous, anatomistes, il sera toujours un modèle et il l'a été dès le début de sa carrière. En effet, ayant été à la fois l'élève de Robert-Picqué et de Fernand Villemin, il avait su prendre du premier les qualités pédagogiques d'élégance du geste et de finesse de l'élocution.

Le second, M. Villemin, était peu conformiste et avait l'apparence exté-

rieure « plutôt d'un vieil étudiant un peu bohème que d'un professeur agrégé », ainsi que l'a écrit M. Huard lui-même.

Ce personnage original, « patriarche chevelu et barbu à la voix caverneuse », comme a pu le dire André Gouaze, devenait dans son laboratoire le plus rigoureux des chercheurs, établissant des protocoles minutieux, disséquant lui-même, relevant soigneusement des mensurations.

Il a passé une grande partie de sa vie à établir des corrélations entre le contenant et le contenu des cavités splanchniques. De cette grande idée découle une œuvre immense poursuivie par l'école bordelaise avec notamment les Prs Robert Dufour, Albert Rigaud, Henri Cabanie, André Gouaze, Michel Caix et bien d'autres... et aussi à Hanoï par le Pr Pierre Huard, en particulier en ce qui concerne la topographie et la structure du foie des Vietnamiens considérés sous l'angle des hépatectomies et des angiographies.

Nous nous garderons bien de vouloir rappeler ici les résultats obtenus par ses travaux de recherche anatomiques ; la seule énumération de leurs titres prendrait tout notre temps.

Cependant, je voudrais à ce propos citer un trait dominant du caractère de M. Huard qui est la *fidélité* ; fidélité à ses maîtres, à ses amis, à ses élèves, et j'en donnerai quelques exemples :

- fidélité à ses maîtres : en 1975 et 1977, il a tenu à rendre hommage dans deux articles du *Bordeaux Médical*, à MM. Robert-Picqué et Villemain, marquant ainsi son attachement au vieux laboratoire de la place de la Victoire et tenant à porter témoignage avant la fin de sa vie ;
- fidélité à ses amis : il prenait peu de vacances, mais bien souvent nous l'avons vu les décaler ou même y renoncer pour aider un vieux camarade souffrant ou un collègue affligé.

Donc, en résumé, fidélité à ses origines et, sans être le « miles gloriosus » qui narre ses campagnes, il aimait à parler du temps passé sous l'uniforme et demeurait très attaché aux traditions militaires et aux valeurs morales qu'elles symbolisent.

Enfin également, fidélité à ses élèves et ses collaborateurs ; nous savions tous pouvoir lui confier nos préoccupations aussi bien personnelles que professionnelles, et trouver auprès de lui le geste bienveillant et le mot juste qui reconforte. Ceci était valable pour le plus modeste de ses collaborateurs et, nous l'avons bien souvent vu, certains diraient « perdre son temps » à conseiller techniciens de laboratoire ou secrétaires et prendre lui-même rendez-vous avec le service compétent. Cette disponibilité était l'expression d'une réelle bonté naturelle, mais elle n'était possible que par son ardeur au travail ; s'il fallait le lendemain commencer une heure plus tôt ou terminer une heure plus tard, ce n'était vraiment pas un problème pour M. Huard ! Infatigable, jusqu'à la fin de sa vie il était toujours de très bonne heure dans son petit bureau de Cochin et gagnait beaucoup de temps au cours de ses déplacements, non seulement en analysant et méditant s'il

était seul, mais aussi en échangeant des idées avec un compagnon. Il n'est pas possible d'oublier ces véritables traversées de Paris à un pas plus digne des chasseurs à pied que des troupes de marine.

La conversation ne s'interrompait jamais ; à chaque minute l'idée était lancée, la référence bibliographique était donnée.

Il arrivait que le soir, sur le simple trajet de la rue du Faubourg-Saint-Jacques à la gare d'Austerlitz, le plan de travail soit fixé et, bien entendu, il était entrepris dès le lendemain matin.

Il aurait pu faire sienne la formule de Broca pour lequel il avait d'ailleurs une grande admiration : « Le surmenage c'est la vie. » Il comptait beaucoup sur ces randonnées à pied pour s'aérer et se maintenir en bonne forme physique et, ma foi, y réussissait fort bien.

Cependant, il ne prenait pas un soin extrême de sa santé et il nous souvient, durant le dernier hiver de sa vie, un jour de froid particulièrement rigoureux, d'avoir reçu un appel téléphonique prévenant qu'il devait décaler un rendez-vous car il fallait absolument qu'il soit à Varsovie le lendemain ; les conseils de prudence de son entourage ne furent pas écoutés. Il est certain qu'il faisait dans ce domaine, comme dans d'autres, preuve d'une grande confiance en soi. Peut-être est-ce pour cela que d'aucuns l'ont taxé d'un certain orgueil. Je ne crois pas que M. Huard ait été orgueilleux, mais il était fier ; il ressentait une légitime fierté du chemin parcouru et du travail accompli.

D'ailleurs, il était souvent beaucoup plus fier de ses élèves que de lui-même et de voir ainsi son œuvre se continuer.

Il y mettait alors beaucoup d'humour : visitant un laboratoire où l'on travaillait convenablement et en témoignant une réelle satisfaction, lorsqu'il s'entendait dire que c'étaient ses idées qui étaient appliquées et ses directives suivies, il clignait malicieusement de l'œil en disant : « D'accord *nous* avons bien travaillé, mais *vous* continuez donc comme cela. », et le propos s'accompagnait d'une tape amicale sur l'épaule. Car M. Huard, qui dans les circonstances officielles était toujours très digne sans être jamais figé ni compassé, prisait peu la morgue mandarinale.

Il savait être détendu et détendre les autres par ses traits d'esprit et sa conversation toujours attrayante et imagée. Faisant preuve d'érudition, il n'en faisait pas étalage et ne souhaitait jamais imposer, mais bien plutôt convaincre, voire séduire.

Il savait être extrêmement attentionné.

Quelle que soit la sollicitude qu'a pu me témoigner ce maître affectionné, il ne me paraîtrait pas convenable de parler de faits personnels.

Mais je citerai une petite anecdote : au cours d'un récent congrès, le Patron avait prié à déjeuner dans un établissement célèbre proche de l'École de médecine, un historien étranger de grand renom qu'il estimait et appréciait.

ciait. Lui qui faisait habituellement peu de cas des questions d'intendance ne voulut confier à personne le soin de la réservation et s'en chargea lui-même : « C'est, dit-il, que je veux que nous ayons la table qui était celle de Humboldt, je sais que cela lui fera plaisir. »

Mesdames, Messieurs, j'en ai terminé après avoir essayé de montrer quel était mon maître Huard. J'aurais pu, bien sûr, parler beaucoup plus longuement de ce personnage hors du commun, « hors-structures », dirait-on aujourd'hui.

Peut-être aussi aurais-je pu en parler d'une manière plus affective, mais la fidélité de mon attachement et le respect que j'ai de sa mémoire me faisaient un devoir d'une certaine réserve.

J'achèverai mon propos en citant la conclusion de l'article du journal togolais : « Nous avons perdu avec lui non seulement un exemple et un Maître, mais surtout un Ami généreux et fidèle. »

*
**

Mme Imbault-Huart

Je remercie le Pr Plessis d'avoir évoqué l'œuvre du bâtisseur que fut celle du recteur Pierre Huard. Ses nombreux et brillants élèves vietnamiens et le rayonnement qui fut le sien en Afrique portent témoignage de l'importance de son action et ses liens qu'il sut susciter entre l'Occident et le Tiers Monde, dans un climat de compréhension et d'estime réciproques. Il n'y avait chez lui aucune trace de racisme, chacun était toujours jugé à l'aune de ses capacités et de ses réalisations.

Je voudrais maintenant demander à M. le Médecin-Général de la Marine Adrien Carré, membre de l'Académie de Marine, d'évoquer le souvenir du recteur Huard, Médecin-Général des Troupes de Marine, au nom des anciens élèves de l'Ecole de santé navale de Bordeaux où il fut élève après l'Ecole annexe de médecine navale de Brest où il commença ses études médicales. J'ajoute que le Médecin-Général Carré se fait également l'interprète de l'hommage de notre Président honoraire, le doyen Jean-Pierre Kernéis, ancien Président de l'Université de Nantes, lui-même ancien élève de l'Ecole annexe de Brest, intimement lié depuis près de trente ans à Pierre Huard, et qui regrette infiniment de ne pouvoir être aujourd'hui parmi nous.

ETUDES DE PIERRE HUARD

M. le Médecin-Général Carré

Si j'ai choisi de vous parler de la jeunesse et des premières études médicales de Pierre Huard, c'est parce que la formation initiale qu'il reçut dans les Ecoles de médecine navale marquera toute sa vie et toute son œuvre.

Né le 16 octobre 1901, à Bastia, où son père Alphonse Huard était Directeur des Douanes, il fit ses études secondaires aux lycées de Montpellier, puis de Nantes où son père avait été muté. C'est à Nantes qu'il commença son « P.C.N. », cette première année de sciences « Physiques, Chimiques et Naturelles » qui était alors l'antichambre des études médicales à la Faculté des sciences. En fait, déjà, il aurait voulu être historien, mais cette carrière ne plaisait pas à son père, qui était un homme de caractère assez entier, un Lorrain énergique imposant ses volontés : le mot « Huard » veut dire « homme robuste » en vieux germain ! Alors il fait cette première année scientifique, qui se passait dans ce temps-là dans des conditions assez folkloriques à Nantes. Puis il partit à Brest pour suivre les cours de l'Ecole annexe de médecine navale, héritière d'un passé prestigieux depuis 1690, pour préparer le concours de Bordeaux. Cet aiguillage non volontaire, cette vocation imposée peuvent faire méditer le biographe sur la voie singulière du destin, et évoquer d'autres exemples illustres comme celui d'Albert Calmette qui, d'abord, ne fut médecin que pour être marin, alors que les suites d'une typhoïde grave lui avaient fait dépasser la limite d'âge pour le concours de l'Ecole navale.

L'Ecole annexe de Brest, comme ses sœurs de Rochefort et de Toulon, étaient les héritières des Ecoles de chirurgie navale qui depuis le XVIII^e siècle jouissaient d'une très grande réputation. Leur prestige était justifié par la valeur de l'enseignement clinique dispensé au lit du malade, et des cours théoriques d'instruction, faits par des médecins de la Marine, professeurs et agrégés reconnus comme enseignants par l'Université. Depuis 1890, ces Ecoles, qui ne furent « suspendues » qu'en 1963, préparaient les étudiants à la 1^{re} année de Médecine, et au concours de l'Ecole principale de Bordeaux, dite « Santé Navale ». A Brest, plus encore peut-être que dans les autres Ecoles, la vie des élèves baignait dans une atmosphère maritime et coloniale particulièrement forte et évocatrice, avec ses traditions, ses coutumes et même ses chansons. Ce fut, pour ce Lorrain d'origine, une remarquable préparation psychologique.

Reçu major à « Santé Navale » où il entre le 27 novembre 1920, il en sortira en 1925 ayant acquis à la Faculté le titre de prosecteur d'anatomie. L'ambiance de « Santé Navale » prolongeait celle de Brest, et elle restait l'héritière des vieilles traditions des Ecoles des ports, au temps où un corps unique de médecins et de pharmaciens de la Marine assurait seul le service des Colonies. Le souvenir de ces grands anciens, d'un dévouement sans limites, restait d'autant plus vivant que certains d'entre eux s'étaient illustrés par leur science, en particulier comme ethnologues et naturalistes, tandis que d'autres avaient fondé outre-Mer de nombreuses écoles de médecine. Et Bordeaux, en 1920, était encore une porte de l'Afrique. La séparation de 1901, qui avait instauré un Corps de santé colonial distinct du Corps de santé naval, avait laissé à l'Ecole de Bordeaux le soin de former jusqu'à la thèse les médecins coloniaux. L'esprit de communauté, sous le signe de l'ancre, est resté si fort que, si les Directeurs ont toujours été « marins », le chant de l'école est la *Coloniale* dont les strophes et les refrains associent étroitement mer et outre-Mer :

« Quel que soit le cadre, l'Afrique ou l'Escadre,
Dans un régiment, ou à bord d'un bâtiment,
.....
Devant ceux-là qui prennent la Coloniale,
Fœtus* inclinez-vous !
Ils s'en iront dans les sphères tropicales
Porter la Science au pays des bambous ! »

Ne trouve-t-on pas, dans les paroles de ce chant de carabins, une sorte de résumé symbolique de la carrière militaire, savante et universitaire de Pierre Huard ? Il fallait un certain courage, à cette époque, pour choisir la Coloniale, dont les médecins payaient un tribut très lourd aux conditions encore primitives dans lesquelles ils exerçaient, et la mortalité des membres du Corps de santé était considérable. Or, Pierre Huard, brillant élève d'Arnazan et de Pierre Mauriac, et classé dans les premiers de sa promotion, aurait pu sans doute choisir la Marine...

Un autre fait qui montre son courage et son obstination fut le choix qu'il fit d'une carrière de chirurgien : la première fois qu'il entra comme étudiant dans une salle d'opération, il fut saisi d'un choc émotif et crut d'abord ne pouvoir tenir le coup. Alors, pour ne pas céder « à la caresse », comme disait Liautey, il décida au contraire de devenir chirurgien.

Qu'on nous permette, en conclusion, de citer la devise de l'Ecole de Bordeaux : *Mari transvemari semper hominibus praedesse*. C'est-à-dire : « A la mer ou outre-Mer, toujours être au service des hommes. »

L'Ecole de santé navale a le droit d'être fière de Pierre Huard, qui a été le symbole même de cette devise.

* Dans le langage pittoresque de l'Ecole, les élèves de 1^{re} année sont appelés « les fœtus ».

*
**

Mme Imbault-Huart

Je remercie vivement M. le Médecin-Général Carré pour cette évocation de l'Ecole de médecine navale et coloniale de Bordeaux, qui fut une étape déterminante dans la vie de Pierre Huard. Outre la qualité professionnelle de ceux qui en sont sortis, l'Ecole de Bordeaux favorisait chez ses élèves un non-conformisme, une curiosité scientifique, un goût de l'aventure, que Pierre Huard fit siens. Tout naturellement, cela le conduisit à commencer à s'intéresser aux autres civilisations et à décider de les mieux connaître.

Je vais maintenant donner la parole à M. le Médecin-Général Pierre Niauxat, qui va nous tracer les grandes lignes de la carrière de « Pierre Huard, Médecin-Général des Troupes de Marine ».